Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 17 (1884)

Artikel: Beck et sa doctrine de la justification

Autor: Gretillat

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379334

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BECK ET SA DOCTRINE DE LA JUSTIFICATION

PAR

GRETILLAT

L'occasion première de ce travail fut le propos, ancien déjà de vingt ans, d'un homme éminent, jadis mon maître, et dont j'ai actuellement l'honneur d'être le collègue : M. Godet exprimait un jour devant moi l'opinion que Beck avait complètement faussé la doctrine paulinienne de la justification, et que c'était par ce côté que son enseignement pouvait être nuisible à l'Eglise. Revenu récemment de Tubingue, où j'avais été assis durant deux semestres aux pieds du docteur wurtembergeois, et encore tout vibrant de l'admiration que sa parole m'avait inspirée, je fus piqué au vif par une sentence qui me paraissait insuffisamment motivée, et je résolus d'étudier à nouveau les ouvrages et les cours de Beck pour en tirer une apologie de sa doctrine authentique.

L'événement ne répondit pas de tout point à mon attente, pour ne pas dire qu'il la trompa tout à fait. L'apologie projetée dégénéra au bout de quelques semaines d'études nouvelles, faites à froid dans mon cabinet, en une critique, toujours respectueuse sans doute d'un nom vénéré, mais convaincue et résolue de la doctrine ; le jeune pasteur brûla ce que l'étudiant avait adoré ; et c'est cette étude soumise à la Société théologique neuchâteloise le 7 octobre 1865, puis jetée dans un tiroir pour y dormir du sommeil du juste pendant dix-huit

ans, que l'on m'invite à exhumer et à adapter, si possible, aux cadres de cette revue [1].

L'occasion d'ailleurs est bonne pour le faire. Par les soins de la famille de Beck, les parties de son œuvre restées jusqu'ici inédites sont en cours de publication. J'aurais voulu posséder le cours d'exégèse de l'épître aux Romains autrement qu'en manuscrit ; mais j'ai eu du moins l'avantage de pouvoir relire sous leur forme définitive les chapitres sur la justification dans le tome premier des *Vorlesungen über christliche Ethik*.

Je n'ai garde de croire que l'expérience que je viens de rapporter me soit particulière. On sait qu'assez fréquemment le premier effet de la pratique du ministère sur le jeune théologien, retour d'Allemagne, est de le débarbouiller de la moitié des matières qu'il en a rapportées pour ne lui laisser que son acquis personnel. Ajoutons que cet effet ordinaire est en même temps dans l'ordre, et que reculer devant cette nouvelle tâche d'appropriation et de simplification serait avouer qu'on n'a ramené de l'université qu'un bagage à la fois encombrant et léger.

Un séjour d'un ou deux semestres au moins dans une université allemande n'en reste pas moins nécessaire à tout futur pasteur de la Suisse romande qui n'a pas renoncé d'avance à renouveler incessamment sa provision scientifique au cours de sa carrière pratique. Il faut aller une fois en Allemagne pour s'y forger un des instruments nécessaires aux luttes de l'avenir. Peut-être le contact de méthodes et de milieux scientifiques différents des nôtres aura-t-il pour conséquence chez certaines natures et certaines intelligences un obscurcissement momentané, une de ces crises théologiques qui préexistant en puissance, étaient destinées à éclater tôt ou tard. Celles-ci ne nous ont jamais effrayés à l'excès, tant que

[1] Il paraît que le sujet n'a rien perdu de son actualité, car il figurait de nouveau à l'ordre du jour de la séance du 6 novembre 1883 de notre Société théologique neuchâteloise, qui porte vaillamment ses dix-huit ans, comme on voit. M. Quinche, pasteur à Saint-Blaise, nous a fait un exposé fidèle de la doctrine de Beck, dont il est resté, plus que moi, le disciple convaincu.

le fondement de la foi restait intact. La science allemande tombant dans un jeune cerveau aura été comme l'enduit temporaire dont le Maître couvrit les yeux de l'aveugle, avant de l'envoyer au réservoir de Siloé. Je veux dire que le but prochain des études théologiques, faites soit en Allemagne soit ailleurs, doit être moins de savoir que de savoir apprendre.

Au temps de mes études, la faculté de théologie de Tubingue était sans contredit celle de l'Allemagne qui offrait le plus de ressources à de futurs pasteurs. Et s'il faut parler tout d'abord du contenant, disons que la Souabe et le Wurtemberg sont parmi les contrées de l'Allemagne les plus curieuses à étudier et les plus intéressantes à connaître, en ce que les mœurs y sont encore — pour combien de temps, nul ne le sait — fort différentes des nôtres, c'est-à-dire *schœn aber einfach*. Jadis pour compléter votre éducation tout en vous préparant pour l'université, à l'âge où l'on voit tout en beau ou tout en noir, vous avez fait un séjour de trois mois d'été dans quelque presbytère de campagne en ce bon pays. Quelle mine de souvenirs, que de traits de mœurs, que de petites scènes vous en avez rapportés! quel thème fécond à repasser entre amis, encore vingt ans après et pour la vingtième fois, entre la poire et le fromage, bien qu'à leur heure ces expériences ne fussent pas toutes également divertissantes. Il faut en convenir : deux ou trois fois dans ce temps-là vous vous étiez dit que l'Empire romain qui n'a jamais passé par ces lieux, avait été pourtant bon à quelque chose; et il m'est revenu dès lors, de différents côtés, que dans ce bon pays de Souabe, et quoi qu'en ait dit Tacite, la femme en puissance de mari n'est généralement pas gâtée, comme c'est le cas dans notre Suisse romande, laquelle reste, après toute comparaison, le joyau de tous les pays.

Je ne puis m'empêcher pour ma part de considérer comme un malheur pour l'Eglise wurtembergeoise l'institution des séminaires, qui enlèvent à la famille, à destination du pastorat, dès l'âge de quatorze ans, l'élite intellectuelle de la jeunesse, et retiennent le sexe fort jusqu'au terme de longues études, loin de l'influence lénitive de la plus belle moitié de la nation,

livrée de son côté, de trop bonne heure aussi, aux soins matériels de la maison. Ainsi se préparent les unions de puits de science et d'excellentes ménagères, et s'entretient une race autochtone, sans mélange, forte en sève, pour longtemps encore engagée dans sa rude écorce, au parler lent et disgracieux, à la fois mystique et savante, qui a fourni à l'Allemagne quelques-uns de ses plus glorieux fils, mais qui, par sa faute peut-être, ou à raison de lois supérieures, devenue impropre à l'action expansive, a laissé échapper de ses mains le sceptre en même temps que sa propre autonomie.

J'ai connu deux ou trois représentants de la pure race souabe qui, par leurs qualités et leurs défauts, me rappelaient ces *puissants de Basan* mentionnés dans l'Ecriture. Une nation qui compterait beaucoup de ces types ne serait pas encore proche de la décadence. Beck était un de ceux-là.

C'est dire qu'un vrai Souabe n'a pas encore pris définitivement son parti d'être devenu une quarante-millionième fraction de l'empire des Hohenzollern. Je demandais l'année passée à un ami de ces contrées, un de ceux qui aiment à s'appeler eux-mêmes *die Stillen im Lande*, comment il se trouvait du nouveau régime. « Ach ! » s'écria-t-il d'un ton qui me prouva une fois de plus que le bonheur n'est pas sur la terre, « nous avons si longtemps soupiré après le retour de Barberousse ; jetzt haben wir Barbarossa ! »

J'ai revu l'année passée encore avec un nouveau plaisir cette salle du *Stift* de Tubingue, sombre et basse, aspect moyen-âge, avec vue discrète sur les collines du sud et le Neckar : le paisible Neckar, que descend toujours le même sur son radeau, le fameux *Jockli*, la victime séculaire et toujours frémissante de la gent scolaire. Toutes les portes de ce sanctuaire des études sont fermées exactement au quart, et aucun indiscret retardataire n'a plus le droit de franchir le seuil d'une salle où la leçon est commencée, sous peine de voir le *Pedell* sur ses talons. Mais la sollicitude de ce grincheux fonctionnaire ne suffisait pas à neutraliser la concurrence faite à la parole savante par l'échoppe des cordonniers du coin.

C'est dans cette chaire que j'ai vu s'asseoir successivement

Beck, Oehler, le pieux et savant interprète de l'Ancien Testament, qui se trouverait bien dépaysé dans l'Allemagne théologique de 1883, et nous dirait peut-être qu'il lui faut recommencer toutes ses études ; puis Baur, le grand démolisseur. J'ai *hospité* quelquefois chez ce dernier, et je vois encore ce beau vieillard, à la chevelure touffue et blanche comme la neige, le front élevé, la figure austère et noble, s'avançant lent et majestueux vers cette chaire qu'il a occupée sans aucune interruption durant quarante ans, pour y débiter les anciens clichés sur le conflit de Paul et des Douze. Son ton était ennuyé ; son geste retombait en cadence à côté de son cahier, qu'il relisait, après tant de renommée, devant quelques *rari nantes*. Un jour que je lui entendis dire que Luc avait placé le *Sermon sur la montagne* dans la plaine « pour le rabaisser, » j'eus pitié de cette grandeur déchue.

Quel contraste entre cet astre couchant et l'homme qui l'heure d'après faisait de la même place retentir ses fameuses *Pauken!* Ces deux illustres adversaires, enseignant dans le même lieu et en partie devant les mêmes auditeurs, ne se nommaient pas l'un l'autre. Une seule fois, j'ai entendu sortir de la bouche de Beck une allusion voilée et quelque peu ironique à l'adresse de son collègue. Il s'agissait du mot θειότης qui, sauf erreur, se rencontre une seule fois dans le Nouveau Testament (Rom. I, 20), et dans le livre de la Sapience : « On dira bientôt, ajouta Beck d'une voix basse, que l'épître aux Romains et le livre de la Sapience sont du même auteur! »

Beck fut lui-même, durant les trente à quarante ans de son professorat à Tubingue, une puissance solitaire et unique en son genre. Sa personne fortement équarrie, et où prédominait l'aspect de la force, servie par une voix retentissante, offrait en même temps des traits d'un autre caractère. Tandis que, sous un front carré et bas et à travers des sourcils en broussailles, de petits yeux noirs dardaient leurs éclairs, les joues épaisses encadraient des lèvres où se marquaient la finesse et la douceur. Tous ses élèves de mon temps ont eu d'ailleurs l'occasion d'acheter son portrait, qui doit être resté suspendu à la paroi de mainte chambre de pasteur de la Suisse romande ;

de mon temps, ai-je dit, car jusqu'alors il s'était refusé à faire cette concession aux mœurs du présent siècle. Sur le tout, ce portrait n'étonnera pas ceux qui ne le connaissent que de réputation. Quelqu'un qui ne l'aimait guère me disait en le considérant : Il y a là du pour et du contre ! Je crois bien que notre professeur ne se mettait en colère que dans sa *cathedra*, mais il s'y mettait fort souvent et à tout rompre.

Ce qui a distingué Beck de tous ses collègues des facultés de théologie allemandes, c'est tout d'abord la tendance constamment pratique de son enseignement. Il visait sans cesse à l'actualité. Tout en insistant beaucoup, et avec raison, sur la nécessité de la connaissance religieuse, seul préservatif efficace, selon lui, contre les écarts d'une certaine sentimentalité, il a toujours, et avec sa passion habituelle, répudié la formule qui dit : La science pour la science ! Il prêchait en professant. Chacune de ses leçons était une action exercée, sinon sur le cœur, du moins sur la conscience de ses élèves ; il avait compris sans le dire la pensée de Schleiermacher, que la raison d'être de la théologie, c'est le service de l'Eglise.

Mais cette tendance pratique que nous signalons à son éloge, était précisément le caractère qui le privait des suffrages de ses collègues. La science — das Wissen — n'est guère appréciée dans les pays d'outre-Rhin qu'en état de divorce avec la vie — das Sein. — Elle croirait déroger en abaissant, du haut de la chaire universitaire, un regard d'intérêt sur les besoins et les préoccupations du peuple de l'Eglise, et l'homme assez courageux pour rompre en visière à cette ancienne et funeste tradition, se condamne à être privé, au jugement de ses collègues et de ses auditeurs, de l'épithète qui dit tout : *wissenschaftlich !*

Il me souvient que prenant congé à Göttingue d'un de mes professeurs les plus éminents, je lui annonçai mon intention de me rendre le semestre suivant à Tubingue, principalement pour entendre Beck. Il prit tout de suite un air désapprobateur : « Aber, » me dit-il en allongeant, comme font volontiers les Allemands, les deux syllabes de cette conjonction — et j'attendis un mauvais compliment — « er ist gut für die Anfän-

ger... er erweckt! » J'ai marqué dans ma mémoire avec une certaine fierté ce propos aussi flatteur pour Beck que pour moi.

La froideur que les confrères de Beck lui ont toujours marquée, s'explique d'ailleurs et se justifie en partie par le dédain transcendant avec lequel il les traitait tous ensemble. Même quand il citait l'opinion d'un d'entre eux, ce qui était fort rare, c'est à peine s'il le nommait ; il paraissait ne voir en elle qu'une des multiples manifestations de l'esprit du siècle : « So fangen sie alle an, » nous disait-il un jour en parlant de l'ordre des matières généralement suivi dans la dogmatique. Oehler lui-même, l'excellent, vénérable et pacifique Oehler, n'était point en faveur, disait-on de mon temps; mais j'ai appris que Beck l'a visité dans sa dernière maladie, et sur sa tombe, il lui a rendu publiquement et pleinement justice.

Il m'a été raconté que de très bonne heure, et déjà durant ses études, Beck a éprouvé la même répulsion pour la science qui n'a sa fin qu'en elle-même. Parfois, penché sur ses livres qui ne lui offraient pas ce dont son âme avait besoin, et saisi d'un emportement subit, il jetait à terre tous ces instruments de supplice, et s'en allait dans les champs *um Lebenssubstanz zu sammeln*. Cette anecdote me fait tout l'effet d'être authentique ; les mots que je viens de citer sont bien dans le ton de l'homme.

On m'a raconté aussi, ce que je n'ai pas de peine à croire, qu'à un moment donné de ses études il n'avait plus conservé que deux lectures : la Bible et Schleiermacher. Et je présume fort qu'au moment où je l'ai connu moi-même, ces deux lectures s'étaient réduites à une seule, qui n'était pas celle de Schleiermacher. Je ne crois pas m'avancer trop en disant que Beck était le professeur allemand qui lisait le moins, le moins en tout cas d'ouvrages modernes, et s'il en usait encore, il semblait que ce fût moins pour son profit personnel que comme on suspend le matin un thermomètre à la fenêtre pour constater l'état de l'atmosphère ambiante.

Il avait une excellente coutume : chaque jour, à 1 heure de l'après-midi, il donnait à ceux de ses élèves qui en avaient envie, un rendez-vous pour la promenade. Après une heure

ou deux d'un entretien qui était d'ordinaire assez calme, il nous conduisait à l'entrée d'une petite propriété au-dessus de la ville, qu'il appelait son *Gitle*, et là nous remettait à une autre fois. Il y avait dans le *Gitle* un établi de menuiserie, des outils aratoires, une harpe éolienne, tout ce qu'il fallait « um Lebenssubstanz zu sammeln ; » mais je mettrais bien ma main au feu pour parier que l'Ethique de Rothe n'en a jamais rétréci l'espace.

Un ou deux ans avant sa mort, il a donné une nouvelle preuve de l'immutabilité de ses convictions théologiques dans la seconde édition de sa *Christliche Lehrwissenschaft*, ou Doctrine chrétienne, qui se trouva être absolument identique à la première publiée trente ans auparavant.

Dès sa leçon d'ouverture du cours de dogmatique, Beck annonçait à ses élèves qui voudraient le suivre qu'il allait les conduire dans *la* vérité [1] ; et la certitude était reconnue si couramment comme le caractère essentiel de son enseignement que toute suspension dans l'énoncé de l'opinion du maître, sur quelque matière que ce fût, eût paru dans l'auditoire un événement. Je me rappelle encore le ton de stupéfaction avec lequel un disciple disait devant moi, à propos d'une explication d'un texte de l'épître aux Romains donnée dans la leçon du jour : « J'ai remarqué qu'il hésitait ! »

La force et peut-être aussi la faiblesse de Beck et de son enseignement, dirons-nous à notre tour, résidaient dans la passion déjà signalée, j'allais dire la *furia* qui, comme une mine toujours chargée et portant en elle-même l'étincelle toujours prête, éclatait à tout instant, et allait frapper à droite et à gauche les hommes, les choses et les institutions. Ce n'est pas que, dans l'exposition de la matière propre de son cours, son débit fût très animé. Comme la plupart des professeurs allemands que

[1] Voir les allocutions qui précédaient ses cours de dogmatique et de morale : *Gedanken aus und nach der Schrift,* neue Folge, pag. 133 et 141. Je fais allusion à la phrase suivante : « Nur solche, die gerne es annehmen, will ich einführen in die Wahrheit, die ich im Studium und im Leben als göttliche Lebenskraft und Wahrheit erprobt habe. »

A part cet excès de langage, ces deux allocutions sont fort belles et méritent d'être lues et méditées par tout théologien.

j'ai entendus, il dictait sa *Vorlesung ;* mais de ce texte plus ou moins jauni jaillissait au moment voulu la *Pauke* improvisée, l'actualité brûlante, qui s'annonçait volontiers par les deux mots : *Jetzt aber...* suivis de près de ces deux autres : *wieder nicht*, lorsque sa pointe ayant été poussée jusqu'au bout, il se retournait et faisait front contre ceux qui auraient voulu lui donner trop raison en la poussant plus loin encore. Aussitôt chacun de poser sa plume, l'un avide de recevoir de nouveaux effluves de vérité et de vie, l'autre révolté et protestant du geste en faveur des victimes. J'avais un ami qui avait le malheur d'être souvent dans ce second cas. « Er fühlt sich gestraft, » me dit un jour un disciple à son sujet.

Car aussitôt que les yeux du professeur se détachaient de son pupitre et se fixaient sur l'auditoire, on savait que la foudre allait partir vers un des points de l'horizon de la chrétienté dégénérée. De Rome à Berlin, de Stuttgart à Paris, de Londres aux Etats-Unis, et de ceux-ci aux Indes orientales, le grand justicier de Tubingue appelait à sa barre tous les pervers du XIX^e^ siècle ; et la distance des lieux, des mœurs et des dénominations, des Eglises et des Etats ne mettait pas plus le coupable au bénéfice de l'impunité ou de l'oubli qu'une simple divergence d'opinions ne vous eût donné quelque droit à son indulgence. Il censurait l'enlèvement de l'enfant Mortara avec autant d'emportement que si l'auteur du fameux *non possumus* eût été dans l'auditoire, et les partisans de l'observation légale du dimanche étaient traités avec la même rigueur qu'un disciple de Hegel. Bref, à part une prédilection déclarée pour certains morts, comme Luther, Bengel, Oettinger, Roos, Michel Hahn et... Gœthe, je ne sache pas que jamais Beck ait fait grâce à aucun vivant : les uns parce qu'ils étaient...

> méchants et malfaisants,
> Et les autres pour être aux méchants complaisants.

Et celui qui avait suivi assidûment ses cours et ses entretiens pendant deux semestres, en était à se demander quelles institutions ou quels hommes du siècle où nous sommes, quelles Eglises nationales ou séparées, quelles œuvres ou quelles doctrines du

temps actuel, n'étaient pas, comme tout le monde, plongées dans le mal.

Les missionnaires... c'étaient des luthériens qui couraient terres et mers pour faire des prosélytes (on n'achevait pourtant pas le passage), ou de ces insulaires *Hurer und Räuber*, qui se vantent d'avoir porté la Bible aux Indous ; tel institut de missions, quelque chose qui gagne à être vu de loin ; les Moraves, les maîtres de Schleiermacher, gens toujours prompts à dire : *So liegt's mir am Herzen*, et comme tels, les premiers auteurs responsables de sa théorie du sentiment ; l'Alliance évangélique, une alliance de l'Eglise avec le monde et avec les Anglais ; les réveils américains, des exercices bons pour la galerie ; les conventicules, une prime offerte aux méditations non méditées, aux jaseries pieuses, aux lavasses édifiantes. Il avait pris en guignon jusqu'au mot *Erbauung*, si corrompu par l'usage, selon lui, qu'il fallait éviter de le prononcer et le remplacer par le grec οἰκοδομή.

L'emploi des diminutifs entre autres, qui vont si bien à la *Gemüthlichkeit* allemande et morave, l'exaspérait. Il ne fallait pas parler devant lui des *petits* anges, ni invoquer le *petit* Jésus (*mein Jesule !*) Il déclarait ces mignardises attentatoires à la majesté des êtres surnaturels, de Christ et de Dieu. En général, il répudiait toute tentative ou de diminuer ou d'effacer la distance ontologique entre Christ et la créature rachetée, et il y voyait une variété du panthéisme qu'il appelait *Panchristianismus*.

Mais si jaloux qu'il se montrât des droits de Dieu dans les rapports de l'homme avec son Créateur, et si adversaire qu'il fût de toute familiarité de mauvais ton dans la prière et dans la méditation pieuse, il n'en revendiquait pas moins pour le chrétien le droit qui renfermait, selon lui, une obligation, d'entretenir les plus hautes aspirations dans le domaine de l'esprit ; et il s'indignait contre la lâcheté morale, teinte de fausse humilité, qui ne demande pour soi dans le ciel qu'une petite place (*ein Plätzle :* encore un diminutif).

N'allez pas croire après tout cela que le culte officiel valût beaucoup mieux à ses yeux que les réunions d'à côté. Lui-même n'y paraissait qu'une fois par mois, le dimanche où il prêchait

à la *Stiftskirche*, et il ne célébrait la sainte cène qu'à domicile. Il abandonnait le reste aux *Cultusmacher*. Soit donc que vous fussiez séparé de l'Eglise établie, ou que vous en fussiez un membre pratiquant, vous succombiez sous ses coups, et il me rappelait bien un peu le personnage de la comédie qui répondait *non* à tout :

— Faut-il qu'une porte soit ouverte ? — Non ! — Faut-il qu'elle soit fermée ? — Non !

Ce n'est pas qu'il poussât le radicalisme ecclésiastique jusqu'à renier toute autorité dans le royaume de Dieu. Il fallait bien reconnaître, par exemple, l'existence *des gouvernements* dans la série 1 Cor. XII, 28 ; mais il constatait avec bonheur que là même ce *charisma* n'occupe que le quatrième rang.

Soyons justes cependant. Si parmi les formes religieuses contemporaines il en est une qu'il ait considérée d'un regard indulgent, ce furent les *Michelianer*. Je me rappelle même avoir entendu sortir de sa bouche un témoignage favorable à leur égard. Cette communauté religieuse, fondée au commencement du siècle par un paysan nommé Michel Hahn, étend aujourd'hui ses ramifications sur tout le Wurtemberg, tout en restant de préférence dans les cadres de l'Eglise nationale. Ils recommandent surtout la sanctification, et ils la pratiquent non sans quelques excès ascétiques. Un pasteur de mes amis, qui les connaît de près, se plaignait à moi qu'ils restent généralement voués au célibat, et arrêtent ainsi d'une manière sensible, dans les paroisses où ils sont nombreux, la propagation de la famille chrétienne.

L'opposition passionnée et irréfléchie, quoique persistante et malheureusement trop efficace, que Beck a faite à l'œuvre des missions, est la partie de son œuvre la plus notoire et celle aussi qui lui a été le plus fréquemment et le plus justement reprochée. Ceux qui ne l'ont pas connu ont pu se demander quels griefs un homme comme lui, défenseur intrépide des convictions chrétiennes, avait pu imaginer et inventer contre l'œuvre de Dieu la plus importante de ce siècle ; comment il a pu se faire qu'un docteur éminent de l'Eglise ait méconnu à ce point, avec tant d'obstination, pendant tant d'années, et jusqu'à la fin

de sa carrière, les signes des temps et l'ordre formel de Jésus-Christ.

Je trouve dans un de ses opuscules, déjà cité : *Gedanken aus und nach der Schrift*, qui est un recueil, publié de son vivant, de ses sentences détachées, une page à citer ici, bien qu'elle contredise certainement, à mon avis, le titre de l'ouvrage. C'était, paraît-il, une réponse à une question qui lui avait été posée sur ce sujet (1re série, pag. 131) :

« Quant à votre question sur les missions, il ne faut pas considérer seulement dans les institutions existantes les altérations de l'Evangile qui se produisent même dans le domaine des missions, — car en considérant que Christ est pourtant prêché là où il n'était pas connu, on pourrait encore en prendre son parti, bien que la vérité objective de la prédication de Christ, pour autant qu'elle porte sur les points essentiels, ne doive jamais passer pour chose indifférente. — Mais il faut ajouter à ce premier mal la manière en laquelle la mission est exploitée chez nos chrétiens, pour servir de véhicule à un christianisme mondanisé ; puis on en fait un devoir du chrétien ; d'où il résulte que l'œuvre intérieure est mise tout en dehors ; joignez-y les fausses autorités, les idées superficielles, les erreurs théoriques et pratiques ; les petites anecdotes ; l'esprit de domination d'une part, la servilité de l'autre ; la recherche, la glorification de l'œuvre ; les abus des indulgences ; le culte des saints : toutes choses plus dangereuses que le grossier judaïsme et que le catholicisme. Pour cette raison je ne voudrais pas, si j'étais pasteur, toucher au domaine des missions dans ma paroisse, mais seulement, pour autant qu'elle en aurait déjà connaissance, d'une part, placer la chose sous la lumière de l'Ecriture (en comparant en particulier la méthode du Seigneur et des apôtres avec celle des pharisiens) ; au besoin, exercer une critique spéciale tirée de la parole de Dieu, accompagnée de la prudence et de la douceur qu'on doit à des ignorants et à des aveuglés ; d'autre part, je mettrais au cœur de mes gens une activité missionnaire convenable, en engageant ceux qui possèdent la lumière à la faire luire dans leurs relations les plus prochaines... »

Que tout ce réquisitoire est faible et injuste, disons le mot,

pitoyable ! que ces griefs sont exagérés ou imaginaires ! Quoi ! lorsqu'une tâche imposée par Jésus-Christ à son Eglise n'est pas remplie à votre gré, que vous y découvrez certaines imperfections et certains vices que vous citez sans les prouver, vous serez quittes vous et vos disciples de la dette que l'Eglise de votre pays, convertie autrefois par des missionnaires, a contractée envers les peuples non chrétiens ! Critiquer est aisé et commode, sinon toujours bienfaisant ; faire mieux que ce qu'on blâme, voilà qui est à la fois plus rare et tout à fait convaincant.

Ce qu'il reprochait souvent à la chrétienté actuelle, c'était la hâte et l'impatience dans la production, d'où résulte la tendance à matérialiser les choses spirituelles, à extérioriser l'invisible. Tout ce qui est recette, mécanisme, procédé dans le royaume de Dieu, toute prétention aussi de supprimer les longues et tranquilles croissances annoncées dans la parabole de l'épi (Marc III, 26-29), était rapporté par Beck au Malin.

Il retrouvait les symptômes de ces dispositions jusque dans l'habitude moderne de tout lire sans rien approfondir, qu'il caractérisait d'un mot : *die Schnelllleserei*. Les recueils de passages isolés et détachés de leur contexte comme les *Paroles et Textes tirés de l'Ecriture sainte* étaient, selon lui, une de ces satisfactions données par l'esprit du siècle à la paresse spirituelle du cœur de l'homme.

C'était pour des raisons analogues qu'il condamnait l'usage du sort dans la Nouvelle Alliance. Il voulait que le chrétien recherchât patiemment la volonté de Dieu, plutôt que de la cueillir sur une assiette, selon la méthode morave. L'exemple des apôtres, Act. I, 25 et 26, ne l'embarrassait pas; car il prétendait que le choix fait au sort de l'apôtre Matthias, personnage resté inconnu après comme avant, n'avait pas été ratifié dans le ciel (?).

Il a encore eu le temps de se prononcer sur le mouvement d'Oxford, dont quelques représentants avaient eu, paraît-il, la témérité ou la candeur de se réclamer de son patronage ; et il le fit en des termes qui terminèrent le débat. Eh ! comment avait-on pu croire un seul instant qu'une importation anglo-saxonne eût pu répondre à ses vœux !

Mais, ô mes amis, qu'eût-il dit, je vous prie, s'il eût aperçu à l'horizon de la Souabe l'Armée du salut ! Je frémis rien que d'y penser ! Oh ! qu'il a bien fait de quitter ce monde avant l'invasion de cet état-major en jupons ! Je crois bien que l'Apocalypse eût épuisé toutes ses figures dans la définition du phénomène, et la prophétesse Jézabel eût certainement été ressuscitée pour la circonstance. Et qui sait ? Peut-être à cette occasion Beck eût-il consenti à approuver quelqu'un au monde... les gouvernements de Genève et de Neuchâtel.... Mais non, non ! encore eût-il fini par nous jeter tous ensemble dans le même creuset, par la raison que des peuples visités par l'Armée du salut, montrent clairement par là même qu'ils méritaient de l'être !

Il était si naturellement l'ennemi de toutes les orthodoxies qu'il transportait ses animadversions jusque dans la faculté de médecine. Il faut qu'il ait découvert entre ses prémisses théologiques et celles de l'homéopathie, certaines affinités secrètes. Non seulement il donnait raison à l'homéopathie contre sa rivale, mais il la pratiquait non sans succès, ce que je puis attester par une expérience personnelle ; car comme l'étude un peu forcée de la dogmatique de Schleiermacher m'avait procuré des névralgies depuis le semestre précédent, ce fut à mon professeur de dogmatique de Tubingue de me procurer une guérison au moins momentanée.

Il n'était pas pour tout cela partisan des guérisons surnaturelles, qui s'opéraient dès longtemps déjà à Boll et à Männedorf ; non pas qu'il en niât la réalité, mais il rappelait que l'Ecriture distingue entre les miracles de Dieu et ceux du Diable, et il laissait entendre que les faits dont on parlait tant, n'appartenaient pas nécessairement à la première catégorie.

Dans cet état d'hostilité permanente où, à l'instar d'Ismaël (Gen. XVI, 12), il était lui contre tous et tous contre lui, il ne fallait pas demander au professenr Beck une constante et parfaite urbanité de langage. Quelques-unes des images dont il enveloppait sa pensée avaient une saveur et aussi une crudité tout hébraïque et toute souabe. Voulait-il caractériser la *Vie de Jésus* de M. Renan, il empruntait sa définition au livre des

Proverbes de Salomon : « Un anneau d'or au groin d'une truie. » Un jour, voulant condamner l'exagération dans l'expression de l'humiliation, et visant sans doute certaines formules piétistes, il nous dit que ce n'était pas de l'humilité que de dire : — que la langue allemande me pardonne — Ich bin ein Schwein !

Je pourrais caractériser Beck et sa théologie pratique par un seul mot qui l'eût sans doute très fort offensé : c'était du darbysme, qui est, si je ne me trompe, la méthode consistant à n'en point avoir. Son horreur pour toute forme ou manifestation visible et tangible de la vie spirituelle l'eût rendu impropre à tout autre rôle que celui de critique ou de censeur, si heureusement pour lui, ce dernier ne lui eût pas été dévolu. Dans une autre page de ses *Gedanken*, j'ai trouvé un passage qui vient à l'appui de ce que nous disons ici. Il condamne ceux qui, dans la répression du mal, s'attaquent à ses manifestations extérieures et particulières, comme faisant une œuvre vaine, tant que la source n'en est pas tarie. Sans doute, il vaudrait mieux tout de suite tarir la source du mal ; mais à défaut de cette réforme radicale, et quand elle est hors de notre atteinte, ou en attendant mieux, est-il inutile, est-il fâcheux d'entreprendre des réformes partielles, insuffisantes si l'on veut, mais qui rendront le vice du dedans moins actif et moins contagieux ? Ainsi en jugeait Jean-Baptiste dans les réponses qu'il fit aux différentes catégories de pécheurs qui vinrent lui demander : « Que ferons-nous ? » (Luc III, 9-10) ; car en vérité, en se contentant d'exiger des soldats de ce temps-là de ne pas violenter le bourgeois, le dernier des prophètes de l'ancienne alliance se montrait bien modéré.

Comme toujours d'ailleurs dans les partis absolus, la pratique du censeur du siècle autorisait quelques-unes de ces heureuses inconséquences, sans lesquelles le monde ne serait pas tenable. Beck n'aimait pas les docteurs en théologie, et il était docteur en théologie ; il proscrivait *das Commentarwesen*, et il faisait des commentaires ; il raillait l'argot théologique, et nulle part la langue allemande, qu'il accusait, au grand scandale de ses auditeurs, d'être *hœchst oberflächlich*, n'a été torturée comme

dans ses ouvrages. La langue allemande superficielle ! Et que serait-ce donc si elle était le contraire !

N'y a-t-il point eu quelque parti-pris originel, inconscient d'ailleurs, dans cette attitude militante et agressive, maintenue durant l'âge entier d'une génération ? Est-il interdit de se demander si le rôle de *prédicateur dans le désert* pesait autant au professeur de Tubingue que jadis aux Jérémie et aux Jean-Baptiste qui l'ont illustré ? Considérez donc à quel point le cœur de l'homme, même chez un professeur de théologie, peut être rusé, pour ne pas dire malin, habile à contenter le moi ! Etes-vous optimiste, je vous entends vous écrier : Paix, paix, là même où il n'y a point de paix ! Etes-vous pessimiste, je vous vois portant à votre actif les fautes mêmes qui vous ont donné raison, et qui sait ? ramasser et serrer dans votre carquois celles qui allaient se perdre.

Et puis, à prendre l'habitude de condamner tout ce que font les autres, pour cette raison seule que ce sont les autres qui le font, on finit par faire le tour de son petit globe et se retrouver au commun point de départ. La conduite de Beck dans les rares occasions où il a été appelé à passer de la critique à la pratique, a réalisé d'étranges paradoxes. Je ne saurais qualifier autrement le préavis qu'il donna, dit-on, en faveur de Diestel, lorsqu'il s'agissait de remplacer Œhler, alléguant qu'un rationaliste loyal valait mieux qu'un orthodoxe qui ne l'était pas. Je lui aurais répondu que tous les rationalistes ne sont pas loyaux et qu'il y a encore par le monde des orthodoxes intéressants. Mais n'est-il pas étrange de voir le plus intolérant des théologiens bibliques rejeté à un moment donné jusqu'aux confins de la morale indépendante !

La branche de la théologie que Beck a le moins cultivée, car il ne la cultivait pas du tout, était la critique sacrée. Sans avoir jamais pris la peine de déduire ses raisons, ni avoir jamais adhéré non plus, que je sache, à la théorie du canon providentiel, le résultat de sa pratique était chez lui absolument le même, car il acceptait le canon traditionnel tel quel. Il citait même volontiers les apocryphes de l'Ancien Testament, comme préférables à maint livre chrétien destiné à l'édification.

Les objections faites par Néander et autres théologiens croyants à l'authenticité de la seconde de Pierre ne le touchaient pas plus que celles que son collègue Baur faisait valoir contre l'origine paulinienne des Ephésiens et des Philippiens. « Mir steht dieser Brief fest, » était sa principale argumentation. Chez Schleiermacher et ses disciples, il savait fort bien censurer cette méthode subjective qui était celle de Luther et la sienne en matière de critique ; mais on vient de voir qu'il en tirait d'autres conclusions que le réformateur, et il jugeait, par exemple, souverainement impertinent, de notre part du moins, de supposer un désaccord entre Jaques et Paul. Les citations de l'Ancien Testament dans le Nouveau n'étaient pas davantage pour l'embarrasser. « Vous dites, disait-il un jour de sa chaire à ses confrères, que les auteurs sacrés n'étaient pas des exégètes comme vous ; c'est que vous n'êtes pas des exégètes comme eux ! »

L'apologétique était classée parmi les sciences inutiles ou suspectes. Un chapitre des Prolégomènes de sa dogmatique était intitulé : *Die Selbstrechtfertigung des Christenthums*, et on y montrait que le christianisme, bien mieux que Baal, était en état de se défendre lui-même. Il rejetait surtout comme contraires à l'essence même du christianisme toutes ces méthodes renouvelées de Hegel qui consistent à soumettre la vérité qui sauve aux chances d'une démonstration dialectique, et à substituer dans ces opérations fallacieuses des idées humaines à un fait surnaturel et divin.

Cette crainte, si légitime qu'elle soit, ne suffirait pas cependant à nous persuader de rayer l'apologétique du christianisme du nombre des sciences ; car quand elle se retrancherait à réfuter logiquement les fins de non-recevoir qu'une fausse logique oppose *a priori* aux droits de la vérité, et sans même entreprendre une démonstration de son objet positive et convaincante pour toutes les intelligences, laquelle n'a jamais encore été faite, je dis que l'apologétique du christianisme aurait bien mérité de la science et de l'Eglise.

Nous indiquerons plus tard, après avoir rendu compte de sa conception de l'essence du christianisme, la méthode que Beck

estimait seule praticable, pour faire valoir la vérité chrétienne devant la nature humaine, et lui attacher le genre d'évidence qui lui est propre.

Les questions si brûlantes aujourd'hui plus que jamais, concernant l'accord des saintes Ecritures avec les sciences naturelles, étaient pour lui comme nulles et non avenues ; et sur ce point il poussait l'*ataraxie*, il faut l'avouer, à un degré qui eût fait huer tout autre que lui. Il m'a été dit dans le temps, et récemment encore confirmé par des témoignages consonnants, qu'il admettait que les pétrifications pourraient bien n'être après tout que des vestiges du déluge noachique.... Mais passons, et jetons sur les défaillances du prophète de Tubingue le manteau de Sem !

En même temps qu'il effaçait d'un trait de plume du programme de la théologie quelques-unes de ses branches les plus essentielles et les plus incontestées, il intervertissait ou bouleversait l'économie des autres. Il avait en légitime horreur cette méthode si chère au génie allemand et illustrée récemment par Rothe, qui consiste à édifier une de ces tours de Babel idéales, un des systèmes théologiques tout d'une pièce, par la seule virtualité de la pensée, et avec le seul instrument de l'*a priori*. *Das absolute Wissen* n'a pas rencontré d'adversaire plus implacable que lui. Sa méthode dans la théologie dite systématique était tout historique et descriptive, c'est-à-dire qu'elle prenait son point de départ dans les faits soit de l'ordre visible, soit de l'ordre spirituel, soumis à son étude, et donnés soit par les documents de la révélation soit par l'expérience chrétienne. S'il eût pu s'accommoder d'un *isme*, c'est-à-dire d'une catégorie quelconque, il n'eût pas désavoué pour son système, — car malgré tout on retombe sur ce mot, — la qualification de *réalisme biblique*. Mais le plan suivi dans sa dogmatique et son éthique déroutait toutes les idées reçues jusqu'ici. Je comprends qu'à son point de vue, il ait détaché de la dogmatique le chapitre de la justification ; mais quelle raison issue de son *réalisme biblique*, pouvait l'obliger à ranger la doctrine des sacrements dans la morale chrétienne, c'est pour moi une question dès longtemps posée et non résolue.

Si son exposition dogmatique était conforme à la méthode historique et expérimentale, son exégèse était, en revanche, manifestement dominée par ses préoccupations dogmatiques favorites. Ceux qui ont suivi son cours d'explication de l'épître aux Romains se rappelleront comme moi avec quelle désinvolture il tournait feuillet sur des chapitres entiers, qui n'intéressaient pas sa doctrine de la justification, tandis qu'il venait de consacrer à celle-ci tout le temps qui aurait dû être réservé à d'autres matières. Je me souviens que nous achevions le second chapitre de l'épître aux Romains avec le premier trimestre, à Noël, c'est-à-dire au milieu du temps qui nous était assigné pour passer les seize chapitres du livre entier. Un pareil oubli des mesures et des proportions avait un inconvénient plus grave chez lui que chez tout autre, en donnant à penser qu'il ne se souciait pas d'examiner avec une égale impartialité tous les éléments de la question, dont il vous imposait si impérieusement une des solutions.

A l'exemple de son maître Bengel, il s'occupait de l'Apocalypse, et le cours qu'il donnait sur ce livre, et que je n'ai pas entendu, vient de paraître. Mais sa méthode d'interprétation de la prophétie était toute différente de celle de son prédécesseur. Bengel suivait la méthode historico-chronologique, qui l'avait amené à annoncer la fin du monde pour 1837. Fort heureusement pour moi, l'année de ma naissance démentit la prédiction du prélat wurtembergeois. Averti sans doute par cet insuccès, Beck se jeta, si je suis bien informé, à l'extrême opposé, effaçant les arètes de la prophétie, ramenant les faits concrets à des idées générales, à des lois permanentes, et les phénomènes de l'avenir aux mesures et aux données du temps présent. C'est ainsi qu'il disait se soucier peu de l'avènement futur d'un antéchrist personnel, par la raison qu'il y a toujours eu et qu'il y a encore aujourd'hui tant d'antéchrists parfaitement qualifiés, qu'un de plus, et fût-il le dernier, ne valait pas un article de dogmatique spécial.

Sur ce point particulier, Beck se rencontrait avec Blumhardt, le directeur de l'établissement de Boll. Je me souviens que causant, il y a quatre ans, avec cet excellent homme, de

l'avènement futur de « l'homme de péché, » je reçus de lui cette réplique, qui venant de cette figure à la Luther, joviale et réjouie, me parut adorable : « Den brauche ich nicht! »

Voici le jugement que porte Ritschl dans son livre intitulé : *Die christliche Lehre von der Rechtfertigung und Versöhnung* (2e édition, 1882), pag. 631, sur Beck et sa méthode :

« Ce qui étonne dans la *Christliche Lehrwissenschaft* est l'absence de la forme scientifique ; car il y manque à la fois des déterminations de notions précises, des définitions complètes et une méthode démonstrative (ein theoretisches Beweisverfahren). Beck répudie ces procédés, aussi bien qu'Hoffmann, parce qu'à l'exemple de Bengel, il estime pouvoir dégager le système de pensées qui se trouve dans la Bible par la seule voie de l'exégèse et de l'intuition. Ensuite, cette sorte de théologie est intentionnellement isolée de toute histoire de la théologie, et non pas seulement en tant que celle-ci est une science proprement dite, mais aussi en tant qu'elle expose l'ensemble des idées religieuses qui dirigent l'Eglise. En exposant sa doctrine de la justification, dont le caractère piétiste est hors de doute, il ne se préoccupe en aucune façon du fait que la formule repoussée par lui domine la réformation ; il ne soulève ni ne résout la question de savoir quels intérêts religieux s'y rattachent et comment ces intérêts se comportent à l'égard de sa propre formule. Il prétend sans doute exposer la *doctrine chrétienne* d'après les documents bibliques, lesquels sont évidemment indifférents à la réformation du XVIe siècle ; il est donc élevé au-dessus du scrupule qui vient d'être exprimé. Mais les auteurs du Nouveau Testament ne se sont pas montrés indifférents au développement et au perfectionnement de l'Eglise ; par conséquent cette insouciance piétiste à l'égard de certaines déviations dogmatiques allant à l'encontre des intentions religieuses des réformateurs, et cette indifférence générale à l'égard de l'histoire de l'Eglise et de son développement doctrinal est pourtant en contradiction avec l'impulsion universelle qui procède des documents du christianisme. La plupart des travaux dogmatiques de ce temps-ci, mais tout spécialement cette *Christliche Lehrwissenschaft* pourrait encourir

la sentence du prophète : « Chacun allait son propre chemin. »

La critique de Ritschl, fondée en partie, est étrange pour le reste, quoique conforme aux prémisses du nouveau maître de Göttingue. Beck répondrait sans doute que soit que sa doctrine soit vraie ou fausse, ce n'est pas à l'histoire de l'Eglise à en fournir le critère.

Quels ont été les résultats d'une carrière si longue et si bien remplie ? Je suis retourné à Tubingue une première fois après vingt ans d'absence, et j'allai me rasseoir parmi les auditeurs de Beck ; non plus dans la même salle toutefois, ni dans le *Stift*, mais dans l'*Aula* du bâtiment de l'université. Je fus frappé de retrouver la même puissance, la même passion, la même colère, le même homme, et aussi un auditoire à peu près équivalent à celui que j'avais connu un quart de siècle auparavant. Quoi donc ! me dis-je, la chrétienté, depuis tant d'années censurée par cette bouche, n'aurait-elle donc rien appris et rien oublié ? Les mêmes abus, les mêmes erreurs, les mêmes vices appellent-ils jusqu'à aujourd'hui les mêmes châtiments ? Et ce long ministère, où s'est dépensé tant de force et d'éloquence, devrait-il finir par aller rejoindre les ministères inutiles ? Certes, un pareil résultat, à lui seul, ne suffirait point à le faire condamner, et nous ne serons pas de ceux qui jugent des hommes et des choses du royaume de Dieu par le succès. Il reste cependant toujours vrai que l'insuccès doit fournir tout au moins matière à réflexions.

Or il m'a été dit que l'auditoire nombreux encore qui entourait sa chaire, ne comptait presque plus d'enfants du pays, à peine deux ou trois *Stiftler* (hôtes du séminaire théologique de Tubingue), et que c'était la raison pour laquelle il avait refusé de continuer à donner ses leçons dans le *Stift*. D'un côté donc, toute une armée de déserteurs révoltés ; de l'autre, une petite troupe de disciples fervents, mais trop prompts, comme tous les disciples, à exagérer encore les idiosyncrasies du maître, et oubliant parfois qu'il est certaines cuirasses qu'il faut laisser à leur propriétaire.

Peut-être l'attitude politique de Beck qui fut, à notre avis, des plus honorables, a-t-elle contribué à un moment donné à

lui aliéner les sympathies d'une partie de ses auditeurs allemands ; mais j'ai lieu de croire que cet effet ne fut que momentané. A l'exemple des grands hommes de l'Ancien Testament, il fut bon patriote, mais nul ne fut moins chauvin que lui ; et à quiconque voulait entendre ses vérités, il ne les cachait pas. Il faut convenir que le chauvinisme allemand a été porté, à certaines heures, à un degré propre à en exaspérer les témoins désintéressés ou du moins impartiaux. N'ai-je pas entendu sortir un jour de lèvres féminines, au sujet de populations déjà conquises et bientôt annexées, ce propos qui n'était à ce moment-là que l'expression paradoxale d'une opinion générale : Ils ne méritent pas d'être allemands ! Ce n'est pas Beck qui l'eût jamais tenu. En 1859 déjà, époque de la guerre d'Italie, je lui entendis prédire catégoriquement les succès de Napoléon III, et dénoncer en plein auditoire l'injustice dont les populations italiennes détenues sous un joug étranger, fût-il allemand, étaient les victimes. En 1866, en 1870, il paraît qu'il fut plus audacieux encore dans l'énoncé de ses jugements, jusque-là que, pour la première fois, une de ses *Pauken* provoqua une manifestation tumultueuse dans son auditoire. On m'a raconté aussi qu'en 1866, ayant pris pour texte d'une prédication à la *Stiftskirche* le sixième commandement, il prêcha contre la politique de la Prusse en des termes qui déterminèrent le Dr Dorner, wurtembergeois d'origine, mais alors professeur de théologie à Berlin, à sortir avec ostentation de l'église.

Nous avons indiqué dans le titre de ce travail la doctrine de la justification de Beck, comme celle qui a caractérisé *a priori parte* son système ou sa polémique ; ce fut celle, en effet, qu'il opposa le plus constamment à ceux de ses adversaires qu'il considérait comme les plus directs et les plus prochains, les partisans de la doctrine luthérienne dite forensique ou juridique, de la justification par la foi. Et nous sommes obligés de dire que dans cette lutte acharnée et constante durant toute sa carrière contre une doctrine qu'il tenait pour absurde, immorale, injurieuse pour la notion de la justice de Dieu et pour la dignité du christianisme, il a paru croire trop souvent vaincre mieux son adversaire en lui donnant un coup de trop.

Et n'est-ce pas, pour le dire en passant, un phénomène étonnant que la multitude des discussions auxquelles la doctrine chrétienne a fourni et fournit encore matière, même dans ses parties élémentaires et fondamentales? Quelles doctrines plus vitales dans le christianisme que celles de l'expiation, de la justification, des rapports de la justification à la sanctification? Interrogez le simple fidèle; elles sont devenues pour lui sous leur forme massive et synthétique, les fondements indispensables de sa foi, de ses espérances et de sa vie. Mais dès que nous passons du domaine de la pratique immédiate des vérités chrétiennes dans celui de l'analyse et des définitions, les divergences d'opinions, les discussions d'école commencent; nous sommes en théologie.

Et il faut cependant que ce travail d'analyse et de définition se fasse; car si étranger qu'il paraisse à la pratique et à la foi, il en dépend cependant en même temps qu'il se répercute en elle; et l'Eglise a pour une de ses obligations strictes de concevoir toujours plus correctement et plus complètement les divers éléments de la doctrine à laquelle se rattachent mystérieusement sa vie et ses œuvres; car les négligences et les erreurs qu'elle a pu commettre dans cette partie de sa grande tâche ne sont jamais restées impunies. Ni le mépris de la vraie science, ni la culture de la fausse ne sauraient être choses indifférentes à la marche normale du royaume de Dieu sur la terre et au sein de l'humanité.

L'effort principal et le plus louable de Beck a été, on peut le dire, de relever le côté moral du christianisme en l'opposant à l'intellectualisme et au dogmatisme communs au rationalisme et au supranaturalisme. Il a voulu rattacher d'une manière intime et nécessaire l'œuvre de la sanctification à l'organisme du christianisme; et au lieu de juxtaposer l'un à l'autre ces différents actes constitutifs de l'œuvre du salut, les faire dériver d'un seul et vivant principe. Nul plus énergiquement que lui n'a dénié à l'homme toute capacité de se sauver lui-même et tout sujet de se glorifier devant Dieu, en même temps qu'il revendiquait non moins résolument les droits de la liberté humaine.

La doctrine calviniste de la prédestination lui paraissait positivement monstrueuse, et je ne lui ai jamais entendu citer Calvin que sur le ton de la rancune.

Le christianisme était essentiellement dans la conception de Beck un fait moral, une institution de sainteté ; la réalisation sur la terre, après la chute et malgré la chute, du plan éternel qui destine toute créature à la sainteté parfaite dans la communion avec Dieu, selon Eph. I, 4. L'œuvre elle-même de l'expiation et de la réconciliation de l'homme avec Dieu, ne figurait ici que comme moyen, condition indispensable sans doute, de la réalisation de cette fin suprême : la restauration chez la créature déchue de l'image du Dieu saint et juste.

Pour illustrer cette pensée dominante, il affectionnait certaines allitérations, qui répondaient évidemment, selon lui, à des relations plus profondes, et dont une du moins peut être rendue dans notre langue. « La grâce, disait-il, ne par*donne* que pour *donner : vergeben-geben ;* elle ne purifie le pécheur que pour l'unir à Dieu : *reinigen-einigen.* »

La foi, causalité subjective du salut, est un acte par lequel l'homme s'approprie tout à la fois, bien que progressivement, Christ comme sagesse, justice, sanctification et rédemption. L'Evangile, en un mot, n'est pas un système de doctrines seulement ou une institution ecclésiastique, mais une puissance de Dieu en salut à tous ceux qui croient, la révélation faite dans un monde pécheur d'une justice non pas déclarative et imputative seulement, mais efficace et vivifiante. Il ne saurait y avoir dans le système chrétien une imputation de grâce qui ne répondît pas à une réalité intérieure et individuelle ; et d'un autre côté : tout fait de l'ordre intérieur, spirituel et invisible aspire à une réalisation extérieure et physique, car ce dernier mot était un de ses termes favoris.

Au dogmatisme ecclésiastique, à l'orthodoxie officielle, il répondait : La foi est dans son essence un acte personnel d'obéissance à la volonté de Dieu, et le salut est chez le croyant une vie nouvelle découlant d'une nouvelle naissance. Aux idéalistes, aux ultra-spiritualistes qui répètent sans cesse les

mots vie et esprit, et font fi des réalités visibles et naturelles dont le christianisme a voulu être accompagné dans le monde, et qui seront sa manifestation suprême, il opposait la norme exprimée dans la sentence célèbre d'Œttinger : *Die Leiblichkeit ist das Ende aller Wege Gottes.*

Il prisait si haut l'élément moral du christianisme qu'il en attendait et de lui seul, la résolution de tous les doutes que peut faire surgir l'étude de la révélation, et la réfutation de toutes les incroyances. Le peu de cas que nous avons vu qu'il faisait de l'apologétique, se rattachait, abusivement sans doute, mais avec une apparence de raison, à cette prémisse fondamentale de son système. C'est parce qu'il ne croyait pas à la valeur d'un dogme séparé de la pratique qu'il ne voyait pas la nécessité de le démontrer scientifiquement dans ces conditions-là, et qu'il apercevait même un danger à appliquer à un objet tel que le christianisme la méthode dialectique qui lui est si complètement inadéquate.

Il ne reconnaissait donc pas d'autre moyen de se convaincre soi-même et de convaincre les autres de la vérité du christianisme, que d'en commencer la pratique, selon la norme posée par Jésus-Christ (Jean VII, 17.) La fidélité dans les petites choses, entr'autres le respect et la pratique consciencieuse de la part de vérité révélée à chacun, lui paraissait être, et à bon droit, la seule route royale pour arriver à la possession pleine et entière de la vérité. Que de fois n'avons-nous pas entendu dire, à propos des questions religieuses soulevées par la critique sacrée ou par la dogmatique : Si vous laissez tomber ce pan de mur, tout l'édifice croulera ! Et c'est au nom de ce beau système que les théopneusties enfantent les Scherer. Comme si une conviction irréfléchie et imposée par la peur pouvait offrir la moindre sauvegarde aux croyances voisines et plus ou moins vacillantes elles-mêmes entre lesquelles on a prétendu établir une solidarité artificielle !

La méthode pédagogique de Beck était tout opposée à celle-là, et je m'empresse d'ajouter qu'elle était plus sûre, et dirai-je même, plus morale. Au nom du principe énoncé dans le proverbe français : « Qui trop embrasse, mal étreint, » il préférait

réduire la surface des vérités à défendre aux limites de l'expérience personnelle, persuadé d'avance que celles qui restaient provisoirement en dehors de cette ligne, ne tarderaient pas à être ressaisies peu à peu en suite d'une patiente et consciencieuse élaboration. L'un dit : Emprunte ce qui est à autrui pour sauver ce qui te reste ; l'autre : Retiens ferme ce que tu as afin d'acquérir ce qui te manque.

L'abus de cette dernière méthode, l'erreur du subjectivisme ne commence que lorsque le sujet prétend ériger la vérité ainsi acquise par lui-même en vérité absolue, ou tirer de sa propre subjectivité la mesure de la vérité en soi. C'est ce que j'appellerai d'un mot barbare, le *schleiermacherianisme*, qui rencontra toujours en Beck un adversaire résolu, non moins que la forme qui y est opposée, le dogmatisme.

Nos principales sources dans l'exposé qui va suivre de la doctrine particulière de la justification, sont : la morale, *die Christliche Ethik*, ouvrage posthume ; le cours encore inédit d'exégèse de l'épître aux Romains ; la dogmatique (soi-disant populaire) intitulée : *Leitfaden der christlichen Glaubenslehre für Kirche, Schule und Haus*. Stuttgart 1862, et sa dogmatique scientifique intitulée : *Christliche Lehrwissenschaft*.

(*A suivre.*) GRETILLAT.